

Diocèse de Sens-Auxerre
Conférence d'entrée en carême
Sens, 3 mars 2026
Auxerre, 5 mars 2026
Pascal Wintzer, archevêque de Sens-Auxerre

La liturgie fait de nous des hommes nouveaux

1- Définir ce dont nous parlons. Les mots.

Il est bon et utile de commencer à préciser le sens des mots que nous employons.
 Le mot « liturgie » vient du grec, il est la composition des deux mots *εργον* (service) et *λαος* (peuple).

Dans le vocabulaire chrétien, le mot liturgie signifie de manière générale, le « service ».

Le concile Vatican II (*Sacrosanctum Concilium* n° 7) donne cette définition de la liturgie : Elle est l'« exercice de la fonction sacerdotale du Christ, qui agit dans la liturgie, à travers l'Eglise ». La liturgie est l'actualisation de la Nouvelle Alliance, accomplie par la communauté ecclésiale à travers le Christ, médiateur entre Dieu et les hommes, dans le Saint-Esprit, sous les dehors de signes efficaces et selon une ordonnance légitime (*Nouveau dictionnaire de théologie*, Cerf, 1996).

Ce qui est souligné, c'est que la liturgie est l'action du Christ et de l'Eglise, de l'un et de l'autre. Et la liturgie est une action (et non une science, un savoir) ; même s'il y a bien sûr une théologie de la liturgie.

L'initiative appartient à Dieu, il nous aime le premier (cf. 1 Jn 4) ; c'est lui qui vient à notre rencontre, c'est lui qui nous appelle, et ainsi nous sommes vraiment Eglise, le peuple de ceux qui sont appelés et répondent à son appel.

La liturgie est donc rencontre entre Dieu et les hommes.

Les églises chrétiennes sont donc maisons communes, lieux où Dieu vient habiter avec les hommes.

Les chrétiens ne restent pas à la porte d'un Temple où Dieu serait enfermé, loin des hommes, ils entrent dans la maison de Dieu, qui est tout autant leur maison, et vont jusqu'à faire table commune avec lui (cf. Ap 3).

La liturgie est ainsi une communion entre Dieu et les hommes. Elle s'exprime dans une synergie, une coopération, entre ce que Dieu opère et ce que nous faisons pour Dieu.

« Rien de ce que nous faisons dans la liturgie n'est plus important que ce que Dieu fait pour nous invisiblement par son Esprit » Jean-Paul II.

La liturgie n'est pas l'action privée d'une personne envers son Dieu.

L'acte liturgique est toujours l'acte de toute l'Eglise ; les prières sont celles d'un rituel commun à l'Eglise ; nous sommes portés par la prière de l'Eglise.

La liturgie désigne les actions liturgiques, mais renvoie aussi à toute l'existence qui doit être une liturgie, une action qui joint Dieu et l'homme.

C'est toute notre existence qui doit être liturgie, adoration, sacrifice, offrande d'amour.

2- La nouveauté chrétienne selon l'apôtre Paul. La Révélation.

Saint Paul revient plusieurs fois dans ses Lettres sur le renouveau à quoi conduit le Christ reçu au baptême.

Par exemple, Ephésiens 4, 23-25 : « Laissez-vous renouveler par la transformation spirituelle de votre pensée. Revêtez-vous de l'homme nouveau, créé, selon Dieu, dans la justice et la sainteté conformes à la vérité. Débarrassez-vous donc du mensonge, et dites la vérité, chacun à son prochain, parce que nous sommes membres les uns des autres. »

Ou encore Colossiens 3, 9-11 : « Plus de mensonge entre vous : vous vous êtes débarrassés de l'homme ancien qui était en vous et de ses façons d'agir, et vous vous êtes revêtus de l'homme nouveau qui, pour se conformer à l'image de son Créateur, se renouvelle sans cesse en vue de la pleine connaissance. Ainsi, il n'y a plus le païen et le Juif, le circoncis et l'incirconcis, il n'y a plus le barbare ou le primitif, l'esclave et l'homme libre ; mais il y a le Christ : il est tout, et en tous. »

Et aussi 2 Corinthiens 5, 16-17 : « Désormais nous ne regardons plus personne d'une manière simplement humaine : si nous avons connu le Christ de cette manière, maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. Si donc quelqu'un est dans le Christ, il est une créature nouvelle. Le monde ancien s'en est allé, un monde nouveau est déjà né. »

Si je souligne différents éléments retenus par Paul, il y a :

- L'initiative de Dieu.
- Le renouveau intérieur, de la pensée, du cœur, de l'âme.
- Les relations nouvelles avec les autres, tous les autres.

Un renouveau du cœur s'exprime dans la charité fraternelle, dans les comportements les plus concrets.

Le point de référence, ce n'est plus nous-même, mais c'est le Seigneur.

Là encore c'est saint Paul qui l'affirme dans 1 Co 9, 19-20 : « Ne le savez-vous pas ? Votre corps est un sanctuaire de l'Esprit Saint, lui qui est en vous et que vous avez reçu de Dieu ; vous ne vous appartenez plus à vous-mêmes, car vous avez été achetés à grand prix. Rendez donc gloire à Dieu dans votre corps. »

Ceci posé, en quoi la liturgie est-elle une école qui nous permet de vivre en femmes et en hommes renouvelés ?

3- Une vie tout orientée vers le Christ. Les lieux.

Au regard de la dernière citation de Paul, je réponds que c'est l'aménagement même des églises qui en donne une première expression.

Le centre de chaque église, c'est le Christ.

C'est ce que représente l'autel ; il est le Christ.

Tous, nous sommes autour de l'autel ; ce qui est davantage signifié lorsque l'autel est au centre et que nous l'entourons, y compris les ministres.

La prière de la dédicace d'un autel exprime cela.

En voici un extrait :

« Que cet autel soit pour nous le symbole du Christ, car c'est de son côté transpercé qu'il laissa couler l'eau et le sang, source des sacrements de l'Eglise.

Que cet autel soit la table de fête où les convives du Christ afflueront dans la joie : en se déchargeant sur toi, Père, de leurs soucis et de leurs fardeaux, qu'ils reprennent ici courage pour une étape nouvelle.

Que cet autel soit un lieu de paix et de profonde communion avec toi, pour que tes enfants, nourris du Corps et du Sang de ton Fils, et abreuvés de son Esprit, grandissent dans ton amour.

Qu'il soit source d'unité pour l'Eglise : que tes fidèles rassemblés autour de lui y puisent un esprit de vraie charité.

Qu'il soit le centre de notre louange et de notre action de grâce jusqu'au jour où nous parviendrons, exultant de joie, dans les demeures du ciel, là où nous t'offrirons sans fin le sacrifice de louange avec le Christ, souverain Prêtre et vivant Autel, lui qui vit et règne avec toi dans l'unité du Saint-Esprit, maintenant et pour les siècles des siècles. »

Longtemps, les autels ont été *ad orientem*, tournés vers l'Orient, le soleil levant.

Dans la forme ancienne du rite on utilise encore cet autel, on célèbre « dos au peuple », on peut dire « tournés vers Dieu ».

Cela a du sens bien sûr ; c'est exprimé dans la prière de Zacharie, le père de Jean-Baptiste, le *Benedictus* : « Toi aussi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut ; tu marcheras devant, à la face du Seigneur, et tu prépareras ses chemins pour donner à son peuple de connaître le salut par la rémission de ses péchés, grâce à la tendresse, à l'amour de notre Dieu, quand nous visite l'astre d'en haut, pour illuminer ceux qui habitent les ténèbres et l'ombre de la mort, pour conduire nos pas au chemin de la paix. » Luc 1, 76-79.

Selon cette forme, tous sont tournés dans le même sens, « orientés », au sens propre de ce terme. Dans la forme nouvelle de la messe, on ne se fait pas face, à proprement parler, mais on est tournés, tous ensemble, vers l'autel, autrement dit vers le Christ.

Ceci a du sens pour nous, notre société, voire notre Eglise.

Le pape François a plusieurs fois dénoncé une Eglise « auto-référentielle », mais elle est alors selon l'esprit du monde.

Chacun pense le monde, l'Eglise, à partir de qui il est, ses pensées, ses intérêts.

Et ceci conduit à penser la société comme la somme des intérêts particuliers.

Cela n'existe pas, ou alors cela s'appelle une addition des égoïsmes.

La pensée sociale de l'Eglise parle du « bien commun ».

Une nouvelle fois, on peut citer saint Paul ; Philippiens 2, 3-5 : « Ne soyez jamais intriguants ni vaniteux, mais ayez assez d'humilité pour estimer les autres supérieurs à vous-mêmes. Que chacun de vous ne soit pas préoccupé de ses propres intérêts ; pensez aussi à ceux des autres. Ayez en vous les dispositions qui sont dans le Christ Jésus. »

Pour ce qui est du bien commun, le pape François en donne une définition succincte dans *Laudato si'*, au numéro 157 : il est « l'ensemble des conditions sociales qui permettent, tant aux groupes qu'à chacun de leurs membres, d'atteindre leur perfection d'une façon plus totale et plus aisée. »

Le Père Grégoire Catta, sj, commente ainsi : « Le bien commun n'est pas une somme ou une collection d'intérêts particuliers, ni même ce qu'on désigne par intérêt général. Il vise une « vie bonne » qui concerne à la fois la société prise dans son ensemble et chacun de ses membres. Cela implique le respect des droits et devoirs fondamentaux sans lesquels il n'y a pas de dignité humaine. Le bien commun a donc une dimension morale et politique qui peut aller à contre-courant d'une société dominée par la consommation et les valeurs économiques. »

4- Une vie qui se reçoit. Les gestes.

« Deviens ce que tu reçois ». C'est une phrase de saint Augustin. Pour être plus précis, ceci vise l'eucharistie : « Deviens ce que tu reçois, le corps du Christ ».

A la messe, nous recevons le corps eucharistique du Christ, et ceci nous fait membre du corps ecclésial.

A contrario de bien des manières de penser et de vivre, la foi chrétienne appelle à recevoir, et non pas à prendre.

Tous les sacrements expriment cela : nous recevons le baptême, nous recevons la vie divine, nous ne nous les donnons pas à nous-même.

On pourrait penser qu'il y a une exception pour le mariage ; on dit parfois que ce sont les mariés qui « se donnent le sacrement ». Cette manière de penser n'est pas la seule.

Pour ma part, comme les orientaux, j'estime que la forme sacramentelle ne réside pas seulement dans l'échange des consentements, dont l'Eglise serait seulement le témoin, mais aussi dans la bénédiction nuptiale, qui, elle, est reçue.

En plus, cette bénédiction suppose la présence d'un tiers, d'un ministre.

Les gestes mêmes de la liturgie expriment cette même réalité.

On ne se communie pas soi-même, on reçoit l'eucharistie.

Sur la langue ou dans les mains ; ce dernier geste manifeste que nous accueillons, que nous recevons ; saint Jean Chrysostome le formule ainsi : « Fais de ta main gauche un trône pour ta main droite, puisqu'elle doit recevoir le Roi ».

Ce geste vient réparer le geste inaugural de prédation posé par Adam et Eve.

Genèse 2, 15-17 : « Le Seigneur Dieu prit l'homme et le conduisit dans le jardin d'Éden pour qu'il le travaille et le garde. Le Seigneur Dieu donna à l'homme cet ordre : « Tu peux manger les fruits de tous les arbres du jardin ; mais l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas ; car, le jour où tu en mangeras, tu mourras. »

Genèse 3, 1-7 « Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs que le Seigneur Dieu avait faits. Il dit à la femme : « Alors, Dieu vous a vraiment dit : “Vous ne mangerez d'aucun arbre du jardin” ? » La femme répondit au serpent : « Nous mangeons les fruits des arbres du jardin. Mais, pour le fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : “Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas, sinon vous mourrez.” »

Le serpent dit à la femme : « Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » La femme s'aperçut que le fruit de l'arbre devait être savoureux, qu'il était agréable à regarder et qu'il était désirable, cet arbre, puisqu'il donnait l'intelligence. Elle prit de son fruit, et en mangea. Elle en donna aussi à son mari, et il en mangea. Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils se rendirent compte qu'ils étaient nus. »

En interdisant l'accès à un arbre, le Seigneur pose une limite, et comme souvent, l'être humain ne voit que ce qui lui est interdit et le tentateur aiguise cette convoitise.

J'aime croire que Dieu ne refuse pas le fruit de cet arbre, mais celui-ci est hors des capacités humaines.

Si l'homme se voit confier la terre, l'éternité, la vie avec Dieu n'est pas en son pouvoir, si même comme le fruit de ses œuvres, c'est un don gratuit de Dieu.

Il s'agit donc d'accepter notre incapacité et d'ouvrir les mains, plutôt que de prendre, de ravie. Le geste de la communion eucharistique, par lequel nous recevons le corps du Ressuscité exprime cette dépendance au don de Dieu, cet accueil que ce qui ne peut venir que de lui.

La liturgie concerne toute la personne, elle concerne nos sens.

Les gestes sacramentels touchent notre corps.

Une chose qui, aujourd'hui, peut interroger.

Le contexte des agressions et crimes sexuels conduit à être vigilant lorsqu'il s'agit d'un contact corporel entre un ministre et un fidèle.

Souvent la main pourra s'approcher, mais, toucher, je suis réservé.

N'oublions pas la manière traditionnelle de définir un sacrement : « un geste qu'une parole accompagne ».

Il s'agit de poser un geste, mais en tenant compte du contexte qui informe que la manière dont ce geste peut être reçu, compris, interprété.

Le geste peut être un mouvement, il n'appelle pas nécessairement le toucher.

Parmi les sens sollicités dans la liturgie, il y a le toucher, l'odorat, et surtout l'ouïe et la vue.

Pour ces deux derniers, la Bible n'est pas muette, si j'ose dire.

Se joue alors quelque chose qui a à voir avec la chasteté.

5- Ecouter et regarder. Ecouter ou regarder. Les sens.

Le premier commandement, et qui sera la profession de foi d'Israël, c'est « Ecoute Israël », et Jésus reprendre ce commandement.

Dt 6, 4-9 : « Écoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est l'Unique.

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force.

Ces paroles que je te donne aujourd'hui resteront dans ton cœur.

Tu les rediras à tes fils, tu les répéteras sans cesse, à la maison ou en voyage, que tu sois couché ou que tu sois levé ; tu les attacheras à ton poignet comme un signe, elles seront un bandeau sur ton front, tu les inscriras à l'entrée de ta maison et aux portes de ta ville. »

Saint Paul écrit aux Romains 10, 17 : « la foi naît de ce que l'on entend ; et ce que l'on entend, c'est la parole du Christ. »

C'est ce qui donne son sens à la pratique de l'adoration eucharistique.

Comme dans la communion eucharistique, il s'agit de recevoir la présence eucharistique du Christ ressuscité.

Ainsi, il s'agit non de voir, mais de se laisser regarder, de se laisser au regard d'amour du Christ.

Il s'agit non de parler mais d'écouter.

Ceci a des conséquences pratiques.

L'adoration est une manière de prolonger la célébration de la messe ; jamais de la précéder temporellement.

L'adoration doit aussi donner place à la proclamation de la Parole, autre mode de présence vivante du Seigneur.

Elle doit aussi être une action de l'Eglise, de la communauté assemblée par la foi ; elle n'est pas un soliloque entre une personne et son Dieu.

Dans l'adoration eucharistique, il s'agit moins de regarder que de se laisser regarder, de se laisser au regard d'amour du Seigneur sur nous.

Qu'est-ce que l'on voit ? Rien ! On ne voit que les espèces du pain ; certes, souvent au centre d'un ostensor ou d'une monstrance, posés sur un tabor ; mais, ceci n'est rien, ce qui compte c'est la modestie du pain eucharistique : rien à voir ni à toucher.

L'important est alors de se laisser regarder par le Seigneur, d'accueillir ce qu'il nous révèle de lui et de nous-même.

Les objets nous instruisent également.

L'ostensor peut laisser penser à un miroir, il en est tout l'opposé : le miroir nous renvoie notre propre image, qui nous désole ou nous ravit, ceci dépend des jours, de l'humeur, et pourquoi pas de son maquillage... l'ostensor ne donne rien à voir, il place sous le regard de Dieu.

Et lorsqu'il est vide de la présence eucharistique, il est transparent.

Laure Borgomano, dans un livre publié ces derniers mois, fait l'éloge de la « réserve ».

Laure Borgomano, *La réserve. Pudeur, ressources et résistance par temps de crise*. Labor et Fides, Le champ éthique, 2025.

« L'être réservé tente de se soustraire aux regards impudiques. Mais le pudique est aussi celui qui se retient de regarder un spectacle inconvenant. En effet, le regard est déjà une effraction possible, une violation de l'intimité. Etre regardé de façon impudique blesse la pudeur en introduisant un trouble dans l'âme. Mais celui qui regarde un spectacle honteux se voit regardant ce spectacle et devient alors honteux à ses propres yeux. Ce trouble témoigne de la honte de devenir soi-même à soi-même un spectacle inconvenant » p. 33.

« Lorsque la pudeur est violée, l'intime est détruit. Non pas l'âme, l'esprit ou le corps, ni les idées et les sentiments, ni les rêveries et les souvenirs, mais précisément ce qui les relie tous, les tient en relation avec le Moi, sans les confondre » p. 37.

« Le totalitarisme instaure un face-à-face sans tiers entre le chef, d'un côté, et la masse indifférenciée de l'autre, écrasant d'un même mouvement les médiations institutionnelles et l'intime individuel. Pour que l'intimité violée se reconstruise, même partiellement, il faut que l'individu puisse à nouveau se rapporter à des institutions qui témoignent de son appartenance à la collective humaine » p. 65.

Ce que je souligne, c'est que toute relation a besoin, pour être juste, d'être médiatisée. Sans la présence d'un tiers, dans le seul face-à-face, la porte est ouverte à toutes les dérives de toute-puissance.

Ce tiers est celui des corps intermédiaires, dans la vie sociale. C'est le propre des régimes totalitaires de supprimer toutes ces réalités pour ne laisser que le face-à-face entre le chef et le peuple. Le régime nazi supprima syndicats et corporations dès son accès au pouvoir.

Pour la foi chrétienne, ce tiers ce sont les rites, les sacrements, les gestes et les paroles par lesquels Dieu se communique et nous pouvons le rencontrer.

Dieu le disait à Moïse ; Exode 33, 18-20 :

« Moïse dit : “Je t’en prie, laisse-moi contempler ta gloire.” Le Seigneur dit : “Je vais passer devant toi avec toute ma splendeur, et je proclamerai devant toi mon nom qui est : LE SEIGNEUR. Je fais grâce à qui je veux, je montre ma tendresse à qui je veux.” Il dit encore : “Tu ne pourras pas voir mon visage, car un être humain ne peut pas me voir et rester en vie.” »

On entend le Seigneur, on accueille sa Parole, mais on ne peut le voir.

Les sacrements sont des signes réels de Dieu et de son action, ils ne sont pas Dieu en chair et en os, si j’ose dire.

C’est pour cela qu’ils sont « sacrements de la foi » ; ils signifient aussi que, dans nos relations humaines, y compris dans le mariage, c’est sur la foi que l’on s’engage, la foi en la parole que donne l’homme et la femme.

Je résiste à cette parole de Pierre Reverdy, rendue célèbre par Jean Cocteau : « Il n’y a pas d’amour, il n’y a que des preuves d’amour ».

C’est tout le contraire, l’amour est ce qui, justement, est sans preuve qui y contraint, mais lorsqu’il a été suscité par la foi en l’Autre et en l’autre, il développe une vie où la charité est concrète.

François Cassingena-Tredevy, moine bénédictin, développe cela en faisant *l’Eloge de la distance*. La Maison-Dieu 233, 1^{er} trimestre 2003, p. 43-73

« La liturgie ne “fonctionne” pas sans un certain jeu (il faut qu’il y ait du jeu), sans un certain intervalle, sans une certaine distance entre ses deux partenaires que sont l’homme et Dieu, entre les hommes qui la célèbrent et, de manière extrêmement subtile, presque chirurgicale, à l’intérieur même de l’homme en liturgie, entre soi et soi. Jeu, intervalle, interstice, espace, distance, va-et-vient : autant de termes possibles pour approcher une même réalité vitale, une même composante essentielle de la liturgie [...]

Là où cet espace, cet entre-deux de danse, de mouvement, de révérence, ne sont plus perceptibles, la liturgie implose et faillit à sa mission épiphanique. Car c’est le propre – et le charme (au sens le plus sérieux) de la liturgie, que d’accéder à l’Inaccessible (1 Tm 6, 16), autrement dit, d’accéder et de n’accéder point, ou encore d’accéder de telle manière que subsiste toujours une marge d’inaccessibilité.

La liturgie ne s’empare pas du mystère : elle l’approche et donne amplement à croire, à comprendre, à sentir que, jusque dans sa paradoxale familiarité avec nous, il demeure inaccessible » p. 46-47.

Ce qui permet cela, c’est un élément essentiel de la liturgie, le silence.

J’ai souligné l’importance de l’écoute ; or, pour écouter, il faut se taire. La liturgie doit donner cette place essentielle au silence.

Vous savez que dans la musique, à côté des notes, il y a le rythme, et ce qui donne le rythme se sont les signes que l’on appelle, à bon droit, sur une portée, les pauses et les demi-pauses, les soupirs et les demi-soupirs.

Les silences dans la liturgie sont ce qui lui donne du rythme, ils sont plus brefs, plus longs, mais ils sont structurants de toute prière.

Ils sont aussi des pédagogues pour nos vies : comment une vie peut-elle être équilibrée si elle ne donne jamais de place au silence ?

6- Croire en la puissance de la liturgie. La foi.

La liturgie a sa propre force.

Rien de pire qu'une liturgie à laquelle nous ne croyons pas, et que nous pensons si indigente qu'elle aurait besoin de nous pour être comprise !

On se fait alors kantien sans s'en rendre compte : « la religion dans les limites de la simple raison »... je traduis : « la liturgie dans les limites de la simple raison.

C'est encore François Cassingena qui interpelle à ce sujet :

« Ne conviendrait-il pas de rappeler que la liturgie est aussi le lieu privilégié du non-expliqué et de l'incompréhensible ? Dans un monde qui prétend tout expliquer toujours et auquel le secret devient intolérable, l'incompréhensibilité représente, rien qu'au plan strictement anthropologique, une vitamine de première nécessité : la liturgie doit l'offrir à l'homme et, du reste, il vient souvent de lui-même la chercher dans les églises [...]

En livrant sans pudeur son propre mode d'emploi, en se déshabillant au fur et à mesure qu'elle se déroule, la liturgie s'annule elle-même » oc, p. 55.

La liturgie est faite pour les croyants, elle vient nourrir l'acte de foi. Je crois en celui que je ne vois ni ne touche et qui pourtant est Maître de tout et de moi-même.

La liturgie nous aide à résister à la tentation de prendre, de toucher.

En ce sens, les sacrements conduisent à accepter le manque ; ainsi ils nous situent au cœur de l'expérience pascal : accepter de ne pas voir, de ne pas toucher : l'accès à la foi requiert l'adhésion au message de l'ange reçu par les femmes au tombeau : "Il est ressuscité !"

Le tombeau est vide du corps mort de Jésus comme "objet réel" à constater ; il est rempli par un "signe à croire" : la parole de l'ange – parole de Dieu ! – "il est ressuscité".

La venue à la foi requiert la prise en compte de cette parole d'où est née l'Eglise et qui la structure selon sa triple manifestation : scripturaire, sacramentelle et éthique.

Mais un tel renoncement à constater le Christ pour acquiescer à son corps symbolique de parole qu'est l'Eglise requiert que se fasse le deuil de toute capture du Christ.

Pour le dire autrement, il nous faut consentir à une perte, la perte de vouloir tout faire exister par nous-même.

La liturgie nous fait entrer dans une réalité qui est à distance de la vie ordinaire. Les symboles qu'elle porte le manifestent : le lieu, les vêtements, la manière de parler, le vocabulaire même. Elle se présente à nous avec une étrangeté qu'il serait dangereux et néfaste de vouloir faire disparaître.

Aujourd'hui, certains voudraient « moderniser » la liturgie afin de permettre une meilleure participation de tous.

Cependant, la participation ne peut d'abord être mesurée en fonction de l'expression extérieure ; elle s'exprime aussi dans l'intériorité.

Et puis, la participation ne se limite pas à une affaire de compréhension intellectuelle.

La liturgie est un mystère, non pas une énigme à résoudre, mais une réalité qui donne à vivre.

Ici, on ne "comprend" qu'à condition de se laisser prendre de l'intérieur.

La liturgie mobilise certes l'intelligence, mais aussi le cœur ou le désir, la mémoire, le corps.

Alors, s'il y a difficulté avec le langage liturgique, ou donc se trouve cette difficulté ?

En fait, il s'agit d'autre chose que seulement les mots pris en eux-mêmes.

Souvent, c'est la culture biblique qui peut être déficiente ; bien des expressions liturgiques ont leur source dans la Bible.

Par-delà les raisons de forme, la difficulté pourrait résider dans le fond lui-même, à savoir dans la conversion que requiert la prière pour être vraiment chrétienne.

Faire siennes de telles prières requiert un travail intérieur de deuil par rapport à un Dieu qui, à l'inverse de ce que nous disons dans le Notre Père, viendrait faire notre volonté !

Voici un bel exemple de la juste attitude dans la liturgie, et face à Dieu ; il est donné dans l'oraison du 7^{ème} Dimanche ordinaire : Dieu notre Père « aide-nous à conformer à ta volonté nos paroles et nos actes ».

Et puis, la liturgie chrétienne, si elle ne ressortit pas au sacré païen de la séparation, manifeste cependant l'altérité de Dieu et sa grandeur ; elle manifeste une distance d'avec celui qui est trois fois saint.

Pas plus que le mystère de l'amour ou de la mort, le mystère du Christ ne peut se dire en langage banal.

Quand le langage n'a plus d'épaisseur, quand, sous prétexte d'être accessible à tous, il est devenu univoque, il est impuissant à dire le "mystère".

7- La liturgie se reçoit. L'obéissance.

Dieu se reçoit, de même la liturgie. Ce n'est pas nous qui sommes les auteurs du missel, des rituels ; ils nous sont donnés par l'Eglise.

C'est une manière assez moderne de choisir la forme liturgique qui convient à nos goûts, à nos idées sur le monde, sur la vie, voire sur Dieu.

Et puis, je trouve apaisant de suivre un rituel, de ne pas être l'auteur d'un happening permanent laissé au « génie créatif » de tel ou tel.

L'habitude structure l'existence ; elle aide à vivre dans la fidélité à de grands choix ; c'est épuisant d'avoir tout à rechoisir en permanence.

Nous recevons la liturgie, ses expressions.

Elle est une expression tangible d'une unité plus vaste que tel lieu, telle communauté, tel pays.

Parce qu'elle est codifiée, elle libère de soi-même, d'un surinvestissement trop personnel.

Elle ouvre chacun au-delà de lui-même pour entrer dans la prière de l'Eglise.

Et en même temps, nous nous approprions la liturgie ; elle est une partition qui demande à être respectée et interprétée.

Le missel est au service de la célébration, comme la partition musicale est au service du concert.

L'acte musical ou la musique vivante dépasse toutefois la seule partition ! De même, il ne suffit pas de suivre matériellement les indications du missel pour que jaillisse l'action de grâce unanime de l'Eglise. Il s'agit d'initier les baptisés à la prière, à l'écoute croyante des Ecritures, et à la rencontre sacramentelle du Dieu vivant.

La liturgie de l'eucharistie est destinée aux « initiés », aux personnes initiées à la foi par les sacrements de l'initiation.

Ceci interroge sur ce que nous proposons comme liturgies, comme assemblées pour des personnes qui n'ont pas cette « initiation ».

Des liturgies catéchuménales ont tout leur sens.

La liturgie a sa source dans une seule chose : l'Ecriture.

Des difficultés à entrer dans la liturgie viennent d'une faible familiarité avec la Bible.

La liturgie a été réformée à la suite du concile Vatican II.

En ce qui concerne l'ordo de la messe, en gardant fidèlement la substance des rites, on les a simplifiés. On a fait disparaître ce qui, au cours des âges, a été redoublé ou a été ajouté sans grande utilité, surtout dans les rites de l'offertoire, de la fraction du pain et de la communion. La tendance demeure : on ajoute... des paroles, des gestes... comme si, pour plaire à Dieu, il fallait lui en montrer toujours davantage.

La liturgie romaine a la caractéristique de sa « noble simplicité ».

Le motif principal fut de sauvegarder l'unité de la liturgie romaine dans la diversité des langues locales.

Paul VI écrivit : « Nous espérons que ce missel sera reçu, lui aussi, par les chrétiens comme un signe et un instrument d'unité : dans la diversité des langues une même prière montera ainsi vers le Père par notre Grand Prêtre Jésus Christ dans l'Esprit Saint. »

Vous voyez comment ce principe conduit la pape François quant à ce qui concerne le *vetus ordo* et son usage.

Quant à la nouvelle traduction, elle est codifiée par deux motu proprio qui portent une double insistance :

Celui de Jean-Paul II, *Liturgiam authenticam* : « On doit prêter attention en premier lieu au principe suivant lequel la traduction des textes de la Liturgie romaine n'est pas une œuvre de créativité, mais qu'il s'agit plutôt de rendre de façon fidèle et exacte le texte original dans une langue vernaculaire [...].

Il est nécessaire que le texte original ou primitif soit, autant que possible, traduit intégralement et très précisément, c'est-à-dire sans omission ni ajout, par rapport au contenu, ni en introduisant des paragraphes ou des gloses » art. 20.

Le motu proprio du pape François, *Magnum Principium*, a donné trois principes de fidélité au texte de l'édition typique : fidélité au texte original, fidélité à la langue dans laquelle il est traduit et fidélité à l'intelligence du texte prié par les destinataires.

8- La liturgie unit et distingue. Les rites.

La liturgie, puisqu'elle est une action, s'exprime dans des rites. Ceux-ci ont pour objet de distinguer et d'unir.

Voici quelques exemples de la manière dont les rites opèrent une distanciation, manifestent une distance :

Qui dit rite dit toujours rupture symbolique avec l'ordinaire, l'éphémère, le quotidien :

Ainsi :

- Des lieux (église, temple, etc.)
- Des temps : c'est le dimanche comme jour différent, et le calendrier.
- Les objets et les matériaux.
- Les personnes qui sont les acteurs du rite.
- Le langage religieux et rituel.

Ces exemples « montrent la "nature frontalière" des rites. Ils sont en effet toujours en position de limite, en marge de l'ordinaire et au seuil du "sacré". Ils ne sont pas de tous les jours.

Il convient de trouver aux rites leur lieu juste, entre le « trop » et le « pas assez ».

Le « trop » des rites, c'est le hiératisme, le conservatisme culturel ; ceci fait alors que l'étrange devient étranger : Insuffisamment accroché aux valeurs culturelles du groupe, désymbolisé, il tend à ne plus fonctionner que par régression vers l'imaginaire de chacun...

Ce danger guette particulièrement toute sensibilité trop vive au caractère "sacré" des sacrements. Sous prétexte de leur mise à part, ils deviennent tellement hiératiques qu'ils n'évoluent plus et ne tolèrent plus aucune spontanéité d'expression. Dieu devient étranger à l'homme, il est une puissance lointaine.

Au contraire, le « pas assez » des rites, c'est la banalisation :

Par réaction contre le conservatisme culturel, et en lien avec la valorisation du "prophétisme" évangélique, on a vu des groupes célébrant "Jésus dans la vie".

Cela tourne au verbiage explicatif ou moralisateur. Les rites ne sont plus que des prétextes à faire autre chose. L'idéologie de chacun peut s'en donner à cœur joie, plus contraignante encore que la contrainte de la programmation rituelle qu'on veut combattre.

Le rite distingue de l'immédiateté de l'utilitaire ; le plus grand risque pour le rite et ce qu'il produit c'est de ne plus le respecter en sa particularité, et c'est faire un usage utilitaire du rite : Le rituel liturgique crée un vide par rapport à l'immédiat et à l'utilitaire. En tant que rituelle, la liturgie n'a pas comme telle d'utilité didactique, puisqu'elle n'est pas un mini cours de théologie ou une séance de catéchèse ; ni d'utilité morale, puisque sa fonction n'est pas de "recharger les batteries" ou de remobiliser les troupes paroissiales ou l'élite "de choc", ni non plus, sur un plan plus affectif, de favoriser de chaudes expériences spirituelles ; ni d'utilité esthétique, puisqu'elle n'est pas un "spectacle", ni même une "fête".

Contre cette dérive, trois règles, trois points d'attention, permettent de respecter le rite comme tel ; il s'agit d'en faire un rite chrétien.

Comme toutes les réalités, les rites doivent être évangélisés :

- Contre le courant de banalisation, qui a trop méconnu les lois propres du langage rituel, évangéliser les rites, c'est d'abord les respecter comme rites, donc ne pas prétendre les sauver en les "utilisant" comme des discours théologiques ou moraux.
- Contre le courant hiératique et fixiste, évangéliser les rites requiert qu'on les resymbolise, et notamment que l'on tienne compte de la revendication d'intelligence et de compréhension qui alimente nos contemporains ;
- Enfin, évangéliser les rites implique un renvoi aux Ecritures et à l'éthique ; c'est la condition fondamentale de cette christianisation.

Lorsque le rite est respecté il crée un espace :

La liturgie crée un décrochage par rapport au monde ordinaire.

Un vide est ainsi créé, espace de respiration, de liberté, de gratuité où Dieu peut advenir. Sans un tel décrochage, il y a de fortes chances que la célébration de Jésus-Christ fonctionne en fait comme un alibi d'autocélébration satisfaite.

La rupture symbolique permet le "lâcher prise" par rapport au savoir théologique, aux bonnes œuvres, à tout ce qui vient de nous, pour accueillir la grâce qui vient de Dieu.

Un exemple : on n'utilise pas sa Bible de travail dans la liturgie.

Ceci parce que Dieu, s'il n'est pas étranger, ni le Tout Autre, est l'Autre que nous.

Tout comme la personne se laisse construire, nous sommes conduits à ne pas faire violence aux rites de la liturgie.

Autrement dit, nous avons à entrer dans une ascèse dans notre rapport au rite qui exprime l'ascèse rituelle elle-même :

Le rite fait ainsi barrage, par sa sobriété, à l'envahissement romantique d'une subjectivité assoiffée d'expression spontanée et totale. Il met en quelque sorte le moi en disponibilité. Soumis à l'ascèse rituelle, celui-ci peut en effet être disponible pour l'accueil de l'Autre et de ce que l'Autre veut bien lui donner.

Contre toutes les formes d'impatience eschatologique, le rituel vient protéger du rêve sans cesse renaissant d'un Royaume sans Eglise. Son humble discrétion nous garde de "nous y croire". Elle nous conduit vers cet "humour" qui est la vertu cardinale par laquelle le croyant s'ajuste sur la patience de Dieu.

Contre la violence faite aux rites, il convient d'accueillir les rites comme nous recevons aussi les Ecritures :

Comme les Ecritures, les rites n'existent que comme reçus d'une tradition que nul n'a le droit d'aménager à sa fantaisie.

Ils sont témoins d'une précédence ou d'une origine que nous ne pouvons nous approprier qui fait loi pour le groupe comme tel et, en son sein, pour les individus.

A la résistance de la lettre, ils joignent celle du corps.

Les gestes, postures, objets, lieux et temps... : tout ceci est bien de l'ordre des médiations, des symboles structurants, et non de simples instruments non porteurs de sens.

9- Conclusion.

Je termine par un texte de Maître Eckhart (1260-1327) qui en plein d'encouragement, surtout si nous nous estimons indignes – pour les autres, nous ne pouvons les estimer que dignes, pour nous seul, la chose est aléatoire.

« Celui qui voudrait recevoir le corps de Notre-Seigneur ne doit pas examiner ce qu'il ressent ou éprouve, ou quelles sont sa ferveur et sa dévotion, mais il doit examiner sa volonté et son intention. Il faut que son amour pour le sacrement et pour Notre-Seigneur augmente sans cesse en les fréquentant. Plus alors tu t'approcheras de l'eucharistie, meilleur tu deviendras, plus tu en retireras de bienfait et de profit : Notre-Seigneur a grand désir d'habiter l'homme et avec l'homme.

Tu pourrais me dire : "Ah ! maître, je me trouve si vide, si froid et si négligent, c'est pourquoi je n'ose pas aller vers Notre-Seigneur."

A cela je réponds : Tu as d'autant plus besoin d'aller vers ton Dieu, car il t'enflamme et t'embrase, car en lui tu es sanctifié, lié et uni à lui seul. Dans le sacrement tu trouves en effet et nulle part ailleurs aussi véritablement la grâce : tes forces corporelles sont unies et rassemblées par la noble puissance de la présence corporelle de Notre-Seigneur, en sorte que toutes les pensées dispersées de l'homme et son esprit y sont rassemblées et unies, elles s'habituent à l'intériorité et se déshabituent des obstacles que donnent les choses du temps, pour s'appliquer rapidement aux choses divines ; et fortifié par son corps, ton corps est rénové.

Car nous devons être transformés en lui et complètement unis à lui, en sorte que ce qui est à lui devienne notre bien et que tout ce qui est à nous, notre cœur et le sien, deviennent un seul cœur, notre corps et le sien un seul corps. Ainsi, toutes nos pensées, notre volonté, nos intentions, nos forces et nos membres sont transportés en lui.

Tu pourrais me dire encore : ‘‘Comment est-ce possible ? Je ne ressens absolument rien (des effets de la communion).’’

Qu’importe ? Moins tu as de sentiments et plus ta foi est grande. Qui croit autant reçoit autant et possède autant... Ainsi si tu veux dignement recevoir ton Dieu, veille à ce que tes puissances supérieures soient tendues vers ton Dieu ; veille à ce que ta volonté recherche sa volonté, et cherche quelles sont tes dispositions et ta fidélité envers lui.

Jamais l’homme ne reçoit dans une telle disposition le précieux corps de Notre-Seigneur sans obtenir des grâces particulièrement grandes, et plus il le reçoit souvent, plus l’avantage est grand. »